



François Baucher, Franck Gabayet et Alain De Montjoye

## Autour du groupe épiscopal de Grenoble Deux millénaires d'histoire

Alpara

---

# Préface

Jean Guyon

---

DOI : 10.4000/books.alpara.1202  
Éditeur : Alpara  
Lieu d'édition : Lyon  
Année d'édition : 1998  
Date de mise en ligne : 2 juin 2016  
Collection : DARA  
EAN électronique : 9782916125350



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

GUYON, Jean. *Préface* In : *Autour du groupe épiscopal de Grenoble : Deux millénaires d'histoire* [en ligne]. Lyon : Alpara, 1998 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1202>>. ISBN : 9782916125350. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1202>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

# Préface

Jean Guyon

---

- 1 Grenoble, ville exemplaire. Par cette formule, je ne veux pas céder à la loi du genre, qui fait volontiers d'une préface le lieu de faciles congratulations ; et ce, même s'il y aurait, effectivement, matière à le faire dans le cas présent. Comment ne pas se féliciter en effet du nouveau visage que présente depuis peu la place Notre-Dame ? Une crypte archéologique, où le public peut voir, en même temps que le premier baptistère de la ville, les principaux éléments conservés de son rempart antique. La façade du XIII<sup>e</sup> s. de Saint-Hugues révélée, celle de Notre-Dame rendue à l'état authentique qu'elle avait encore il y a un siècle. Un palais épiscopal où se lisent mieux désormais les étapes d'une longue évolution, dont certaines étaient totalement insoupçonnées avant que ne débute sa restauration. Et surtout, dans ce bâtiment banalement affecté naguère à l'Université s'installe un nouveau musée, précieuse invitation à inaugurer ou prolonger par sa visite la découverte du patrimoine isérois. Peu de villes, sans doute, ont connu à date récente une métamorphose aussi achevée de leur centre monumental. Ce sont bien là autant d'éléments de satisfaction, même si l'on peut critiquer tel ou tel des partis qui ont été pris à l'occasion de tous ces aménagements nouveaux. Ce livre n'y manque pas, d'ailleurs, mais, comme le dit bien sa dernière phrase, ce sera surtout à la postérité d'en juger.
- 2 Pourtant, c'est en un autre sens que Grenoble me paraît surtout exemplaire : par ce qu'elle permet d'appréhender d'une croissance urbaine, qui a ici été continue, ou presque, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les auteurs de cet ouvrage l'ont d'ailleurs assez marqué par le titre même qu'ils lui ont donné : il dit bien en effet comment, dans cette ville, deux millénaires de la vie de la cité sont comme condensés autour du groupe épiscopal, qui est l'objet principal de leur étude. Deux millénaires au long desquels les cours et recours de l'histoire, les enjeux de pouvoir aussi, ont peu à peu façonné le paysage urbain alentour de lieux éminemment symboliques : un rempart, une cathédrale. Si l'on a le regard arrêté sur la seule Grenoble, comme c'est le cas ici — et comment faire autrement, si l'on voulait garder un volume raisonnable à cet ouvrage ? —, l'exemple peut paraître singulier. En réalité, il a une valeur plus générale ; ce qu'il est possible en revanche d'au moins évoquer dans les quelques pages d'une préface.

- 3 Pour commencer cette évocation, il faut remonter dans le temps très exactement 2041 années en arrière, afin de retrouver l'acte de naissance de Grenoble à l'histoire. Il tient, on le sait, aux hasards de la correspondance de Cicéron, qui cite plusieurs fois *Cularo*, au cours de l'année 43 avant notre ère, à propos de mouvements des troupes de Munatius Plancus. Si ce général, qui venait alors tout juste de fonder Lyon, n'avait pas choisi l'Isère comme itinéraire vers l'Italie où il allait rencontrer Lépide, nous ignorerions tout de l'agglomération primitive. Jusque par leur caractère fortuit, ces rapides mentions épistolaires sont exemplaires de ce que sont souvent nos connaissances sur les origines des villes. Elles permettent tout juste d'imaginer ici une petite bourgade, comme il y en avait bien d'autres sur l'ensemble du territoire des Gaules, qui n'apparaissent guère qu'au détour d'un texte ou d'une inscription. Peut-être seulement *Cularo* était-elle un peu plus importante que d'autres, en raison de son site, qui commandait le fleuve, et de sa situation sur les marges sud-orientales de la très vaste cité des Allobroges — *ex finibus Allobrogum*, lit-on encore grâce à Cicéron. C'est en tout cas ce que peuvent suggérer les inscriptions antiques, dont le nombre et la qualité sont singuliers : elles donnent à voir, installés à *Cularo*, maints notables, dont des magistrats qui avaient géré leur charge au chef lieu de cité, Vienne.
- 4 Mais au-delà, que dire de plus de l'établissement primitif, ainsi entré très tôt dans l'orbite de Rome ? Peu de choses, si l'on se fie à l'acquis des seules fouilles, mêmes récentes (restons prudents, cependant, car que nous réserve l'avenir ?). *Cularo* n'était donc au début de l'Empire que l'une de ces agglomérations secondaires, à laquelle la recherche s'intéresse beaucoup aujourd'hui : peut-être un *uicus* comme Genève, cet autre établissement des Allobroges, dont le destin offre plus d'une similitude avec le sien ? Ce mot de destin pourra sembler bien fort ; il n'est pas inapproprié cependant, si l'on songe que, passé le Haut Empire, qui reste pour nous si obscur, la fin de l'Antiquité a bien été marquée, pour l'une comme l'autre agglomération, par une graduelle ascension politique. Ce qui fait d'elles à la fois des villes d'exception et des villes exemplaires. Exceptionnelles, parce que rares, malgré tout, sont les *uici* qui ont connu de telles promotions ; exemplaires, parce qu'il est permis par là d'illustrer précisément les importantes mutations ou, mieux, les inflexions décisives propres à une période, l'Antiquité tardive, qui reste encore largement méconnue du grand public. Il importe donc d'en marquer rapidement les étapes, que ce livre donnera à voir plus en détail.
- 5 Première étape : le dernier quart du IIIe s. La chose pourra surprendre, quand ce siècle est communément présenté dans les manuels comme celui de la "grande crise" de l'Empire romain. Au vu des acquis récents de la recherche, les guillemets sont cependant de rigueur maintenant pour parler de cette crise. D'abord, parce qu'il convient de l'inscrire résolument désormais au sein de tendances plus longues de l'économie antique, dont les premières inflexions sont perceptibles dès le IIe s. au moins. Ensuite, parce que si crise il y a bien eu, elle fut suivie d'un spectaculaire redressement, dont Grenoble, précisément, offre l'une des meilleures illustrations. Un redressement qui était avant tout politique, car, comme le disaient expressément des inscriptions placées aux deux extrémités de l'agglomération, il fut dû à la "prévoyante sollicitude" des princes : cette fière formule sommait en effet les portes d'accès à la cité, pour célébrer de nouveaux éléments du décor urbain, la "construction des murailles de *Cularo*, avec leurs édifices intérieurs".
- 6 Jusqu'il y a peu, on ne pouvait que rêver sur ces textes, connus grâce à la curiosité d'antiquaires du XVIe s., et sur les gravures plus récentes consacrées à une enceinte

progressivement abolie par les développements ultérieurs de l'urbanisme grenoblois. Mais désormais, dans la crypte archéologique de la place Notre-Dame, la simple vision de la courtine antique et de ses abords suffit à mesurer ce qu'était en réalité cet ouvrage : un ouvrage militaire, sans doute, et des plus puissants, mais un ouvrage de prestige aussi, dont témoigne bien une construction soignée. Il faut bien voir que *Cularo* avait reçu par là une parure monumentale comme elle n'en avait peut-être jamais connue de telle auparavant. Cela suffit à tempérer l'expression un peu condescendante d'"enceinte réduite", que l'on applique souvent à cette construction, ou d'autres du même type, comme celle de Genève, par exemple, qui doit être plus ou moins contemporaine. D'autant qu'à *Cularo* du moins, si l'aire remparée était sûrement moins importante que la surface précédemment agglomérée, en l'état actuel de nos connaissances, la réduction due à la construction de l'enceinte paraît cependant avoir été des plus modestes.

- 7 En réalité, de telles fortifications témoignent autant de l'importance d'un site qu'elles sont révélatrices des menaces qui pouvaient peser sur lui. Comment en douter, d'ailleurs, au moins dans les cas où leur érection a été suivie, à plus ou moins brève échéance, par la promotion au rang de chefs-lieux de cités des agglomérations, jusqu'alors secondaires, qu'elles protégeaient et signalaient tout à la fois ? Le fait s'est plusieurs fois vérifié, pendant l'Antiquité tardive, dans l'ensemble des Gaules et jusque dans la région. À vrai dire, le phénomène est resté mineur dans la basse vallée du Rhône, voire la Narbonnaise Seconde (sauf pour Gap), qui comptaient déjà un grand nombre de cités. Il est patent en revanche en Viennoise septentrionale, où certaines cités, très vastes, offraient plus facilement matière à révision de la carte administrative de l'Empire. C'est ainsi, par exemple, que Die naquit du démembrement du territoire des Voconces, tandis que Genève et Grenoble furent semblablement détachées de la cité des Allobroges. Pour en rester aux seuls Allobroges, s'agissant de Genève, ce détachement peut avoir été effectué sous la Tétrarchie, donc dès le tournant du IV<sup>e</sup> s. ; pour Grenoble il faut certainement l'attribuer en revanche, peu après le milieu du siècle, à une initiative de l'empereur Gratien, dont le nom servit d'éponyme à l'ancienne *Cularo*, devenue pour le coup la *ciuitas Gratianopolitana*.
- 8 Après les générosités de Dioclétien et Maximien, deux générations auparavant, c'est donc à une nouvelle faveur impériale que la ville devait cette deuxième étape de son ascension, qui lui a d'ailleurs aussi valu son nom actuel. Or, cette étape fut décisive, car elle impliquait une nouvelle promotion. Selon un usage bien établi des Églises chrétiennes, le nouveau chef-lieu de cité devint également en effet ville épiscopale : dès 381 au plus tard, Grenoble avait reçu un évêque. Et, dès lors, tout était joué. Pour l'histoire de la ville, d'abord, parce que son accession au rang d'évêché devait lui suffire, pour plus d'un millénaire et quelles que fussent les vicissitudes politiques, à "tenir son rang" : à la fin de l'Ancien Régime encore, la carte des évêchés était en effet, à peu de choses près, celle de l'Antiquité tardive, même si certaines villes épiscopales n'étaient plus guère alors que des bourgades. Mais ce qui vaut pour le statut de la ville vaut également — et peut-être plus encore — pour la topographie urbaine. Car l'installation d'un évêque impliquait évidemment la construction d'édifices où il pût célébrer et résider, et les choix qui furent faits pour l'implantation de ces édifices étaient au moins aussi lourds de conséquences : comme le montre bien l'ensemble de ce livre, ils ont, jusqu'à nos jours, ou presque, commandé toute l'évolution de la ville. Plus encore que lorsqu'il s'agissait de retracer les mutations de l'Antiquité tardive, c'est en cela que Grenoble est exemplaire, car ce qui vaut pour elle vaut aussi pour bien d'autres

villes. Il suffira pour s'en convaincre de parcourir à grands traits l'évolution ultérieure ; car, si tout était bien joué dès les années 380, il reste à voir plus précisément comment les dés ont continué à rouler.

- 9 Tout est donc venu du choix initialement fait par la communauté chrétienne d'installer ses édifices de culte à proximité immédiate du rempart. C'était là, dans l'Antiquité, un emplacement fréquent, que l'on ne sait trop, d'ailleurs, comment expliquer : affaire de simple commodité peut-être, la périphérie des villes étant sans doute le lieu le plus adéquat pour de telles installations, parce qu'elle était moins densément occupée, probablement, que le centre monumental. Semblable localisation se retrouve en tout cas dans des villes aussi diverses que Bordeaux ou Toulouse, Angers ou Le Mans, Arles ou Marseille, Aix aussi peut-être. Ce ne sont là, pourtant, que quelques exemples pris un peu au hasard, auxquels on ne manquera pas d'ajouter à nouveau celui de la voisine Genève. D'autant que les similitudes avec Genève ne s'arrêtent pas là, tant pour le baptistère que pour l'ensemble du groupe épiscopal dont ce bâtiment faisait sûrement partie.
- 10 S'agissant du baptistère, qui est, à Grenoble, l'élément, de loin, le mieux connu, les ressemblances ne tiennent d'ailleurs pas au seul rapprochement des deux édifices primitifs, de plan très simple : une salle rectangulaire, rapidement augmentée d'une abside à l'est. Elles valent surtout pour les incessantes transformations que ces monuments ont ensuite connues, même si leurs modalités ont été différentes ici et là : des reconstructions répétées à Genève, de progressives transformations à Grenoble, qui ont conduit à terme à la création d'un édifice de plan polylobé à l'intérieur, cruciforme à l'extérieur, sans autre parallèle dans les Gaules — pour l'instant du moins. Du coup, ces deux villes offrent des exemples privilégiés de l'attention portée pendant l'Antiquité à des bâtiments qui constituaient à coup sûr des "morceaux de bravoure" des programmes architecturaux auxquels ils ressortissaient. Ce qui s'explique assez par la charge affective et symbolique dont ils étaient revêtus : ils étaient le lieu où était administré le sacrement de l'initiation chrétienne, celui où la jeune Église recueillait les fruits de sa mission, ses "nouvelles pousses" - c'est le sens du mot grec "néophyte" par lequel on désignait alors les nouveaux baptisés.
- 11 S'agissant d'autre part du groupe épiscopal, les auteurs de ce livre ont eu raison, sans aucun doute, de rester prudents, tant que manque la preuve absolue de l'existence de bâtiments de culte plus anciens au-dessous de Saint-Hugues et de Notre-Dame. Les présomptions sont cependant bien fortes et après leur étude, il faut sûrement compter désormais Grenoble au nombre, très réduit, des Églises gauloises pour lesquelles on entrevoit un peu ce que pouvait être la complexité de ces ensembles monumentaux, qui comptaient, outre un baptistère, une ou plusieurs églises et nombre d'éléments annexes : une résidence épiscopale, des bâtiments de service, etc. Car si l'on ignore tout, du moins pour l'instant, du possible palais de l'évêque de Grenoble pendant l'Antiquité tardive, on peut au moins faire l'hypothèse de l'existence à cette date de deux églises (à imaginer plus ou moins à l'emplacement des édifices de culte médiévaux), qui auraient été reliées par une cour à portiques au baptistère et à ses salles annexes, liturgiques ou de service.
- 12 Ce qui n'est pas sans évoquer des situations qui se rencontrent, dans les Gaules, non seulement à Genève, déjà citée, mais également à Lyon ou Trèves, voire, peut-être Toulouse, la principale différence étant qu'au lieu d'avoir été placé comme là entre les deux églises, le baptistère est situé ici devant elles, à l'ouest. Et, par là, le cas de

Grenoble s'apparente plutôt à celui de Fréjus, par exemple, où il reste douteux cependant que la salle baptismale ait été associée, dès l'origine, à une cathédrale double. Cette énumération des similitudes et des différences pourra sembler bien pointilliste ; comme ce fut déjà le cas à propos des baptistères, elle vise seulement à montrer l'ingéniosité et la variété du premier art chrétien, puisqu'il n'est pas dans les Gaules deux ensembles épiscopaux, ou même deux monuments isolés, qui soient exactement semblables. Dès lors, il est un peu vain, sans doute, d'essayer d'établir des filiations, d'autant que la vision que nous pouvons avoir de cet art évolue sensiblement d'année en année, au hasard de découvertes dont Grenoble, précisément, fournit depuis peu un exemple de choix : réservons donc l'avenir.

- 13 À considérer les incessantes transformations du baptistère, il est clair cependant qu'elles ne témoignent pas seulement de la riche inventivité des architectes du temps. À n'en pas douter, elles trahissent également un indéniable dynamisme et même, pour employer le langage un peu brutal de notre siècle, une capacité d'investissement qui était restée intacte, ou, en tout cas, considérable, pendant la longue embellie de l'Antiquité tardive. Car, même si les fouilleurs peinent, et pour cause, à traduire en termes de chronologie absolue les incontestables données de chronologie relative qu'ils ont tirées d'une étude minutieuse des appareils conservés, il n'est pas douteux qu'il faut bien, avec eux, placer ces transformations sous le signe de la longue durée. Elles ont en effet couvert à coup sûr tout le haut moyen âge et peut-être jusqu'au début de la période carolingienne, si l'on admet les séduisants rapprochements qu'ils ont proposés entre les dernières modifications apportées à la salle baptismale et l'architecture de la crypte Saint-Oyand de la basilique funéraire de Saint-Laurent, cet autre joyau du premier art chrétien que compte aussi Grenoble.
- 14 Ainsi arrivés à mi course, ou presque, nous pouvons porter un regard rétrospectif, et cela suffit sans doute à considérer comme une évolution presque linéaire la progressive ascension de Grenoble, de la modeste agglomération allobroge des origines jusqu'à la ville épiscopale de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. Mais l'histoire des villes est faite de systoles et de diastoles, et la cité devait bientôt connaître un étiage, au cours de ces siècles — le IXe, le Xe, et, pour partie - du moins, le XIe s. — qui restent encore (pour un temps ?) des "siècles obscurs", pour l'historien comme pour l'archéologue. Les fouilles de la place Notre-Dame en portent à nouveau ici témoignage, avec cette progressive désorganisation des abords du baptistère, puis la disparition du monument lui-même qu'elles ont bien mises en évidence. En quoi Grenoble est à nouveau exemplaire ; car même là où des baptistères antiques sont encore en usage aujourd'hui — le Provençal que je suis songe naturellement à des exemples comme ceux d'Aix ou Fréjus —, il est sûr qu'à pareille époque, alentour de groupes épiscopaux plus ou moins bien entretenus, les villes elles-mêmes étaient certainement réduites à très peu de choses.
- 15 C'était pour connaître bientôt cependant, dès le premier âge roman, une spectaculaire renaissance qu'un contemporain. Raoul Glaber, a évoquée à sa façon en célébrant, dans une formule maintes fois citée, la "blanche robe des églises" que la chrétienté avait alors revêtue. Venant d'un clerc, on pourra trouver ce jugement partial ; il est en réalité parfaitement justifié, car ce renouveau de la parure monumentale, désormais vieillie et inadaptée, que l'Occident avait héritée des premiers temps chrétiens, était bien le signe le plus éloquent qui soit d'un dynamisme retrouvé, en même temps, pour parler à nouveau le jargon contemporain, qu'un efficace "moteur de croissance"

urbaine. Et de cela, Grenoble témoigne aussi à sa façon, même si le renouveau a ici été un peu plus tardif qu'ailleurs, puisque ce n'est pas au XI<sup>e</sup> s., mais au cœur du XII<sup>e</sup> qu'il faut désormais sûrement placer les reconstructions de Saint-Hugues et de la cathédrale Notre-Dame. Pour l'histoire urbaine cependant, le plus important n'est pas là, mais dans les premiers établissements qui avaient pris place à pareille époque (ou même un peu avant) à proximité immédiate, mais à l'extérieur de l'enceinte romaine, dont le fossé avait préalablement été comblé. Les choix faits sept siècles auparavant, lors de la construction du premier groupe épiscopal, commençaient ainsi à porter fruit, avec ces installations, encore modestes, qui s'apparentent déjà, plus ou moins, à un faubourg — le futur faubourg de l'île.

- 16 On comprendra que je passe plus rapidement sur les étapes suivantes. Autant il pouvait être nécessaire en effet d'insister sur l'importance, pour l'histoire des villes, de siècles encore largement méconnus — et donc facilement décriés —, autant il serait lassant d'évoquer, du Moyen Âge en son midi jusqu'à l'âge classique et au-delà, des périodes qui sont plus familières au public. Et puis, dès lors que la croissance urbaine eut enregistré son regain de l'âge roman, c'est à nouveau de façon linéaire, ou presque, qu'il convient de se la représenter, ce qui autorise à passer désormais sur le détail de ses *corsi e ricorsi*. De toute une longue évolution ultérieure, pourtant marquée par des événements aussi importants que la complète reconstruction de la cathédrale au XIII<sup>e</sup> s., par exemple, je ne retiendrai donc que deux points, que la présente étude a particulièrement mis en lumière.
- 17 Le premier point sera pour souligner le caractère quasi organique du développement du groupe épiscopal, qui est allé de pair avec celui de la ville elle-même. En témoigne ici avant tout l'étude de la résidence des évêques, qui en retrace, chapitre après chapitre, les différentes étapes, en les assortissant de représentations graphiques grâce auxquelles sont commodément mis en évidence ses extensions et ses embellissements successifs. Or, ce qui frappe le plus dans ces belles restitutions est la façon dont, modestement d'abord, puis de plus en plus nettement par la suite, cette résidence a chevauché l'enceinte qui corsetait la ville depuis la lointaine Tétrarchie. Dans ce cas également, on le notera, Grenoble n'échappe pas à une règle plus générale, car il est même des villes, comme Angers ou Le Mans, où c'est la cathédrale, et non le palais épiscopal, qui a franchi au Moyen Âge des limites urbaines devenues trop exigües. Ici, cependant, les choses en sont allées un peu différemment, comme d'un arbre qui enveloppe progressivement de son écorce un élément faisant obstacle à sa croissance ; et ce, dans le même temps, ou presque, que la croissance urbaine elle-même conduisait d'autre part à l'établissement d'un nouveau cerne, bien éloigné de celui de la ville de l'antiquité tardive, avec ce rempart du faubourg de l'île dont ce livre retrace précisément, à partir de documents d'archives surtout, la difficile construction au XIV<sup>e</sup> s.
- 18 Pour en revenir aux abords immédiats de la cathédrale, il était pourtant là un élément qui a longtemps continué encore, par la suite, à porter témoignage des origines mêmes de la fortune de la ville. Il s'agit, bien sûr, de la porte Viennoise de l'enceinte romaine, dont une des tours, à la longue, était devenue, pour les Grenoblois, la "tour de l'évêché", ce qui en dit long sur le chemin parcouru désormais : ce n'est qu'en 1802 qu'elle fut démolie en effet — ou plutôt qu'elle s'écroula. Cette providentielle disparition coïncidait en effet avec un désir manifeste de "remise en ordre" du cœur même de la cité, dont les premières manifestations étaient cependant perceptibles dès

avant la fin de l'Ancien Régime. En sont suffisamment témoins les efforts persévérants que les évêques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. ont dû faire pour agencer autrement la cour de leur résidence et surtout la débarrasser de constructions parasites dont la description, parfois, brave presque l'honnêteté : on le mesurera par les quelques paragraphes, hauts en couleurs (et si ce n'était que les couleurs !), qui leur ont été consacrés dans cet ouvrage.

- 19 En 1802, cependant, ce n'était plus l'évêque, mais la municipalité qui avait pris l'initiative d'une décision aussi hautement symbolique que la démolition de la porte puis de la tour de l'enceinte romaine. La donne avait décidément changé, même si, à l'aube du XIX<sup>e</sup> s., toute transformation du décor urbain n'était toujours, comme par le passé, que la traduction de la volonté d'un pouvoir, quel qu'il fût. Je n'insiste pas sur ce point, car le dernier chapitre du livre en traite mieux et plus en détail que je ne pourrais le faire, montrant bien tout ce qui était alors en jeu place Notre-Dame — et l'est resté presque jusqu'à nos jours-. On trouvera là une explication parfaitement convaincante des avatars, sans cela difficilement compréhensibles, qu'ont connus les projets d'aménagement successifs de la façade de la cathédrale d'abord (où l'on voit l'architecte diocésain Berruyer dans tous ses états, en quelque sorte) ; de son parvis ensuite, pour lequel les propositions n'ont pas manqué non plus. Je noterai seulement, comme ultime élément de réflexion, ce que de tels dossiers révèlent de la charge symbolique que revêt, plus que jamais peut-être depuis deux siècles, toute décision relative au patrimoine architectural d'une ville.
- 20 Le XIX<sup>e</sup> s. a en effet marqué plus que les débuts d'une nouvelle croissance urbaine : ceux d'une expansion sans précédent des agglomérations, qui fut d'ailleurs menée, pour Grenoble, à un rythme véritablement exponentiel au cours des "Trente glorieuses" que notre pays a connues aux lendemains de la dernière guerre. Or, c'est précisément dans le même temps que l'aménagement du centre monumental, pourtant désormais réduit à peu de chose à l'échelle de la conurbation environnante, a été l'objet d'un débat comme la ville n'en avait sans doute jamais connu de tel à aucun moment de son histoire-(mais il est vrai que l'opinion publique est, elle aussi, une invention récente, fille de la presse du XIX<sup>e</sup> s. !). Faut-il voir là un paradoxe ? En réalité, de tels débats, de telles polémiques parfois, paraissent plutôt trahir un désir (à la fois compréhensible et légitime, quand le développement urbain a atteint une telle ampleur) de garder trace et souvenir de racines. Car lorsque, dans nos villes, tout souvenir, ou presque, des étapes successives de leur croissance a désormais été plus ou moins aboli par leur récente et spectaculaire extension, c'est en leur centre monumental que se résume surtout leur histoire. Et c'est pourquoi le devenir de ce centre tient tellement à cœur à nos contemporains.
- 21 Pour Grenoble, en tout cas, c'est bien ce que montre cet ouvrage. En quoi, d'un bout à l'autre, il a parfaitement répondu à son objectif et à son titre même. Pari gagné, donc, pour ses auteurs, et c'était pourtant un pari difficile. On le mesurera mieux, dès l'avant-propos qui suit, par le bref historique du, ou, plutôt, des chantiers qui ont été ouverts, ces dernières années, place Notre-Dame et à ses abords. Il a constamment fallu en effet concilier les exigences de l'aménagement du site ou de la restauration des bâtiments et celles propres à la recherche (qu'il s'agisse des fouilles ou de la lecture des élévations, cet aspect méconnu, mais si fécond — on le verra bien ici —, de l'enquête archéologique) ; se contenter aussi, bien souvent, d'indications fragmentaires, limitées aux seuls secteurs ou aux seules cotes touchés par ces différents travaux ; tout ceci

pour procéder, enfin, au recollement d'indications venues de sondages éloignés les uns des autres, à la fois dans l'espace et dans le temps, et qui avaient parfois été conduits, en raison des circonstances, selon des méthodes sensiblement différentes ici ou là. Et ce n'étaient là qu'autant d'étapes préalables à la rédaction proprement dite, car, de toutes ces données éparses, il s'agissait de faire, au bout du compte, non un rapport de fouille, mais bien un livre. Ce qui requérait plus qu'une simple juxtaposition de contributions spécialisées : il y fallait l'effort d'une véritable équipe. Ce livre refermé, le lecteur pourra mesurer que Grenoble a bien eu la fortune d'avoir su réunir une telle équipe, qui fût capable et de conduire et d'exploiter des fouilles à la fois aussi complexes et aussi éclairantes pour son passé. Et en cela aussi, elle peut être considérée comme une ville exemplaire.

---

AUTEUR

**JEAN GUYON**

Centre Camille-Jullian

C.N.R.S. — Université de Provence